Claude Bernard, critique d'Hippocrate

Florence BOTTI
florencebotti5@gmail.com
Université Alassane Ouattara (Bouaké, Cote d'Ivoire)

Résumé

Les sciences médicales se sont reconstruites au V^{e} siècle, avant Jésus-Christ, sur la base d'une révolution méthodologique opérée par Hippocrate. L'enjeu, pour le médecin de Cos, était de redimensionner le cadre théorique de la pratique médicale, en récusant ses langes magico-religieux, au profit de l'observation et de l'expectation. Ce fut un exploit, qui a retenti jusqu'au XIX^{e} siècle, avant d'être remise en cause par Claude Bernard. Pour ce dernier, la médecine, science la plus importante de l'humanité, se condamne à rester expectative et inopérante, sans possibilité de progrès, si elle demeure dans le naturalisme et dans l'observation. Il propose, une médecine expérimentale, plus conquérante et opératoire, qui a pour but d'agir sur la maladie, pour la guérir, à partir de ses conditions déterministes de manifestation. Conséquemment, cette médecine de laboratoire, qui ne considère que les données biologiques quantitatives et mesurables, a mis en index la dimension subjective et anthropologique de la maladie. Cela qui pose aujourd'hui des problèmes éthiques, qui appellent à la reconsidération de l'holisme médical hippocratique et, par ricochet, les thérapies naturalistes.

Mots-clés

éthique**,** maladie, médecine naturaliste, médecine expérimentale, thérapies naturalistes.

Abstract

The medical sciences were rebuilt in the 5th century BC on the basis of a methodological revolution brought about by Hippocrates. The challenge for the doctor from Cos was to resize the theoretical framework of medical practice by rejecting its magico-religious language in favor of observation and expectation. It was a feat that resounded until the 19th century before being challenged by Claude Bernard. For the latter, medicine, the most important science of humanity, is condemned to remain expectant and inoperative without the possibility of progress if it remains in naturalism and observation. He therefore proposes a more conquering and operative experimental

medicine which aims to act on the disease to cure it from its deterministic conditions of manifestation. Consequently, this laboratory medicine, which only considers quantitative and measurable biological data, has put the subjective and anthropological dimension of the disease on the index. This poses today ethical problems that call for the reconsideration of Hippocratic medical holism and, by extension, for naturalistic therapies.

Keywords

ethics, disease, naturalist medicine, experimental medicine, naturalistic therapies.

Introduction

Dans l'histoire de la médecine occidentale, on considère Hippocrate comme le père de la médecine moderne. En effet, c'est le médecin de Cos qui serait le premier à avoir débarrassé l'art médical de ses langes magico-divins pour le considérer comme un art basé sur l'observation clinique et la raison. Avec Hippocrate, la maladie, objet de la médecine, a une cause naturelle et non divine comme le pensaient ses contemporains de l'Antiquité. Elle est l'expression d'un déséquilibre humoral, dont la cause se trouve dans le milieu extérieur, milieu ambiant dans lequel l'homme vit. Par conséquent, la thérapeutique naturaliste qui s'ensuit, faite de décoction, de saignée, de purgation et de trépanation ne visent qu'à rétablir l'équilibre humoral, expression de la santé. Tout ce processus de soins se déroule dans un cadre régi par des principes éthiques, dont la finalité est le respect et la préservation de la vie humaine. La médecine naturaliste d'Hippocrate va régner pendant des siècles sans connaître fondamentalement de grands bouleversements.

Mais, les rénovateurs de la médecine au XIX^{e} siècle, dont Claude Bernard, ne manqueront pas de faire des reproches à la médecine scientifique du médecin de Cos. Ainsi, l'une des objections essentielles de Claude Bernard est contre le naturalisme hippocratique qui, selon lui, condamne la médecine à rester dans l'expectation, sans possibilité de progrès. La médecine ne sera pas opératoire et conquérante, si elle reste naturaliste. Claude Bernard en appelle à un changement de paradigme médical au profit d'un autre plus actif et conquérante. La médecine expérimentale qu'il propose serait, selon lui, le modèle parfait de cette médecine active, dont le but « est d'arriver à modifier et à régler dans certaines limites les phénomènes

de la santé (hygiène) et de la maladie (thérapeutique) » (C. Bernard, 1947 :7). Basée sur la foi d'un déterminisme absolu des phénomènes biologiques, la médecine expérimentale recherche les causes déterministes des phénomènes physiologiques et pathologiques sur lesquels le médecin agit pour « conserver la santé et guérir les maladies » (C. Bernard, 2010 :15). Pour atteindre cette finalité, il revient au médecin de juger de la trajectoire des données quantitatives et mesurables, afin d'agir sur eux, dans un processus thérapeutique qui focalise ses actions sur le déterminisme des manifestations des phénomènes morbides. La médecine contemporaine n'est que cette médecine de laboratoire de Claude Bernard, qui ne considère que les données de laboratoire, oubliant parfois la dimension anthropologique de la maladie. Ainsi, à quelle proportion se justifie la critique bernardienne de la variante naturaliste de la médecine d'Hippocrate ? Le rationalisme médical de Claude Bernard ne ruine-t-il pas la valeur anthropologique de la pratique médicale ? N'y a-t-il pas nécessité d'une résurgence de l'holisme médical d'Hippocrate ? Cette étude ambitionne, à partir d'une approche analytico-critique, de rétablir la médecine holistique et non agressive d'Hippocrate, afin de reconsidérer la dimension anthropologique dans le rapport médecin-patient. Aussi, faudra-t-il montrer que la médecine de Claude Bernard a, certes, permis de développer une approche rationnelle et plus efficace de la maladie, en déconstruisant, malheureusement, l'humanité du patient.

1. L'importance d'Hippocrate dans l'histoire de la médecine

L'histoire de la médecine occidentale fait d'Hippocrate le père fondateur de la médecine scientifique. Ainsi, de la dédivinisation de la médecine à la laïcisation d'une éthique qui la fonde, ce sont autant d'héritages que Hippocrate a laissé à l'humanité. Il s'agit donc de voir ces différents apports afin d'en apprécier les enjeux dans l'histoire de la pensée médicale moderne.

1.1. Hippocrate et la dédivinisation de la médecine

C'est à Hippocrate de Cos que la médecine occidentale doit sa dédivinisation. En effet, avant Hippocrate et même à son époque, la médecine était confondue à la magie, à l'irrationnel et au surnaturel. La maladie, objet de la médecine, était soit considérée comme une malédiction, une punition des dieux qui expriment leur colère envers le peuple suite à une désobéissance, soit l'œuvre d'un esprit maléfique

qui s'empare du corps de l'homme pour le dévorer, le détruire. Les maladies sont « des sortes de monstres doués de forces propres qui pénètrent de l'extérieur dans la malade et le dévorent à la manière de bêtes sauvages » (J. Jouanna, 1992 : 204). Les causes des maladies étant donc surnaturelles et divines, pour obtenir la guérison, il fallait naturellement pénétrer dans un univers surnaturel pour comprendre ce qu'il y a lieu de faire pour vaincre la maladie. À cette époque, l'on pourrait dire que la pratique médicale relevait du mystère surtout que « celui qui exerce la médecine n'agit pas d'après lui-même ; il agit d'après l'inspiration d'un être surnaturel qui lui a révélé ce qu'il doit faire » (C. Bernard, 1947 : 37). En d'autres termes, le médecin recevait ses instructions thérapeutiques selon ce qu'il lui a été révélé par l'être surnaturel ou le divin. Dans cette médecine archaïque, les divinités jouaient un rôle prépondérant car elles étaient au début et à la fin de la pratique médicale. C'est par elles que toutes les pathologies s'expliquaient, se comprenaient et se guérissaient. C'est contre cette médecine surnaturelle ou révélée que va s'opposer Hippocrate. Pour lui, aucune maladie n'est d'origine divine ou sacrée. D'ailleurs, à propos de l'épilepsie qui était considérée comme une maladie sacrée, Hippocrate écrivait dans l'un de ses traités intitulé *De la Maladie Sacrée* ceci :

> Sur la maladie dite sacrée, voici ce qu'il en est. Elle ne me paraît nullement plus divine que les autres maladies ni plus sacrée, mais de même que toutes les autres maladies ont une origine naturelle à partir de laquelle elles naissent, cette maladie a une origine naturelle et une cause déclenchante. Les hommes, cependant, croient qu'elle est une œuvre divine. (Hippocrate, 1999 :146).

Pour la première fois, les dieux et les démons n'étaient plus la cause de la douleur et de la souffrance humaine. Désormais, avec Hippocrate, toutes les maladies ont une origine naturelle. Rien n'est divin dans une maladie. Chaque maladie ou pathologie a une condition déclenchante qui peut être comprise et expliquée rationnellement. C'est par ignorance des causes déclenchantes des pathologies que les hommes de l'Antiquité l'ont attribué aux divinités. C'est donc à juste titre qu'il se chargea d'opérer la séparation de la médecine d'avec la magie, la religion ou la théologie : « À son origine la médecine fut théurgique, c'est-à-dire confondue avec la religion. Ce n'est que peu à peu qu'elle s'est dégagée de ses langes théologiques, et le premier qui opéra cette séparation, …fut Hippocrate » (C.

Bernard, 1947 : 37). Mais, en quoi à consister concrètement la naturalisation de la médecine avec Hippocrate ?

1.2. Le naturalisme hippocratique et la laïcisation de la médecine

Hippocrate considère la maladie comme un phénomène naturel qui s'explique rationnellement à partir d'une observation minutieuse de l'environnement et du climat. L'origine de la maladie n'est plus mystique ou surnaturelle. Elle est liée à des facteurs naturels environnementaux et climatiques qui, agissant sur le corps, provoquent un déséquilibre humoral qui est la maladie. Ainsi, dans l'un des traités intitulés *De la Nature de l'homme* l'on peut lire ceci :

Le corps de l'homme renferme du sang, du phlegme, de la bile jaune et de la bile noire. Voilà ce qui constitue la nature du corps ; voilà ce qui est cause de la maladie et de la santé. Dans ces conditions, il y a santé parfaite quand ces humeurs sont dans une juste proportion entre elles, tant du point de vue de la qualité que de la quantité, et quand leur mélange est parfait. Il y a maladie, en revanche, quand l'une de ces humeurs, en trop petite ou trop grande quantité, s'isole dans le corps au lieu de rester mêlée à toutes les autres (J. Jouanna, 1992 :458).

La perturbation, le déséquilibre ou la dysharmonie des humeurs est la principale cause des maladies, tandis que leur équilibre ou harmonie traduit l'état de santé. Ces deux états à savoir, l'état pathologique et l'état de santé s'opposent radicalement : le premier est déséquilibre et le second est équilibre. Ceux-ci dépendent fortement des conditions atmosphériques ou climatiques. En effet, l'homme fait partie intégrante de l'environnement dans lequel il vit. Par conséquent, il subit les variations ou les influences de celui-ci. Ainsi, lorsque cet environnement ou ce milieu extérieur est perturbé pour diverses raisons, c'est l'homme lui-même qui devient déséquilibré et donc malade. Mais si, au contraire, dans le milieu extérieur règne harmonie, alors l'homme se trouve dans un état d'équilibre, donc de bonne santé. Les hommes sont le produit de leur milieu extérieur qui les détermine : « *Le milieu exerce un véritable déterminisme puisque l'homme est un produit de son environnement géographique et climatologique, au même titre que les plantes ou les animaux* » (Hippocrate, 1999 : 38). Conscient de cette réalité, le médecin hippocratique, arrivé au chevet d'un malade le considère non pas de façon isolée mais avec son environnement.

Outre l'environnement qui est un facteur étiologique essentiel, il y a aussi le régime alimentaire qui est pris en compte. En effet, Hippocrate pense qu'un régime alimentaire mal assimilé peut être aussi la cause d'une perturbation interne dans l'organisme. Dans le traité *Régime dans les maladies aiguës*, l'on peut lire ceci : « Aussi bien chez ceux qui prennent deux repas par jour que chez ceux qui prennent un seul repas, les changements brusques apportent dommage et faiblesse » (J. Jouanna, 1992 : 462). En d'autres termes, les changements brusques dans nos habitudes alimentaires qui ne tiennent pas compte de l'âge de l'individu, de sa constitution, de ses activités peuvent être des sources de maladies.

Toutefois, le facteur étiologique déterminant chez Hippocrate reste l'environnement ou le milieu extérieur. Comme on peut le constater, les causes des maladies sont désormais expliquées par des facteurs naturels. Et comme les causes, les remèdes proposés par le médecin hippocratique sont aussi naturels. Ils sont généralement faits de substances végétales ou minérales sous formes de potions, de décoctions, d'onguents etc. Le médecin hippocratique a aussi recours à des massages, à des cataplasmes, des bains, des régimes alimentaires. La thérapeutique proposée vise à rétablir l'équilibre. Car, « la maladie est provoquée généralement par le déséquilibre, le traitement vise à restaurer cet équilibre perdu » (Hippocrate, 1999 :30). Par expérience, le médecin hippocratique sait que toute maladie « s'épanouit et s'accroit par ce qui lui est habituel, alors qu'elle dépérit et s'affaiblit par ce qui est hostile » (Hippocrate, 1999 : 164). C'est pourquoi, en appliquer la théorie du principe des contraires, le médecin prescrit « *le médicament contraire à la maladie (…) afin de contrebalancer ses effets et de rétablir l'harmonie* » (Hippocrate, 1999 : 30).

Toutefois, le succès de cette thérapeutique réside avant tout dans le génie d'observateur que possède le médecin hippocratique. Il s'agit pour lui d'avoir le « coup d'œil clinique » (C. Licthenthaeler, 1978 : 111) afin d'observer minutieusement le malade et son environnement, de collecter des données ou des faits qui vont lui permettre de poser le diagnostic adéquat ainsi que le traitement qui va avec. Il se fie donc à ses sens qui lui permettent d'observer mais aussi à sa raison. C'est cette dernière qui lui permet de mettre en relation tous les éléments observés sur le malade et son environnement. L'observation est donc la base de la médecine hippocratique car tout commence par elle.

C'est donc à juste titre que Claude Bernard reconnaît à Hippocrate le mérite d'avoir fait de la médecine une science mais surtout une science d'observation : « *Ce grand médecin supprima le surnaturel de la médecine et la considéra comme une science d'observation* » (C. Bernard, 1947 : 40). Outre ses qualités d'observateur, le médecin hippocratique croit à la puissance médicatrice de la nature. En réalité, les remèdes naturels proposés visent à aider la nature à retrouver son équilibre perdu. La nature elle-même a une tendance naturelle à reprendre ses droits quand elle a été lésée. Le médecin hippocratique ne fait que l'accompagner par ses traitements pour qu'elle retrouve son court normal c'est-à-dire son équilibre synonyme de bien -être ou de santé. Ainsi, dans le traité *Epidémies*, livre VI, il est écrit : « *La nature est le médecin des malades. La nature trouve pour elle-même les voies et moyens, non par intelligence (…) la nature sans instruction et sans savoir fait ce qui convient* » (A. I. Yapi, 2015 : 144).

L'on remarque qu'avec le médecin de Cos, les dieux, les devins, la magie, les démons et toutes autres considérations surnaturelles ont disparus de l'explication et des traitements des maladies. La naturalisation du pathologique par Hippocrate consacre la laïcisation de la médecine et confère un nouveau statut au médecin et à la pratique médicale. Désormais, l'exercice de la médecine est fait par des hommes ordinaires qui n'ont pas forcément de capacités surnaturelles. La médecine n'est plus l'apanage des devins, des dieux, des prêtres ou des initiés. Les médecins ne sont plus des voyants ou des prêtres qui intercèdent auprès des dieux pour avoir la guérison des malades. Tout homme ordinaire, laïc ayant l'amour de l'art médical peut l'exercer et y gagner sa vie. Mais, l'exercice de cet art ne se fait pas sans exigences éthiques que le médecin hippocratique se doit de respecter impérativement. Une éthique laïque structure l'art médical hippocratique.

1.3. Hippocrate et la laïcisation de l'éthique dans la pratique médicale

Si, comme le dit A. Courban (2006 : 137- 1342), qu'« on serait tenté de dire que l'Éthique précède la Médecine », l'on ne pourrait pas dire, cependant, que son fondement laïc que nous connaissons aujourd'hui a toujours existé. En effet, l'on pourrait dire que l'art médical est né des sentiments de commisération de l'homme qui ne

supportait pas de voir son semblable souffrir sans qu'il ne lui prête assistance et secours. Autant dire que « la médecine est née avec les maux de l'humanité » (C. Bernard, 1947 : 37). Mais, cette médecine originelle divine ou religieuse avait aussi un fondement divin. Autrement dit, l'éthique qui structurait cette médecine était adossée aux divinités. C'est pourquoi, la médecine était exercée par des religieux, des magiciens, des initiés qui se sentaient investi d'une mission divine pour venir en aide aux peuples souffrants. Ainsi, la pratique médicale était laissée au libre exercice de lubies inspirés. Ce qui créait aussi un certain désordre, des abus allant jusqu'à mettre en péril la vie humaine.

C'est Hippocrate qui va définir clairement un code éthique pour celui qui souhaitait exercer l'art médical. Ainsi, non seulement, Hippocrate arrache la pratique médicale aux mains des devins, des magiciens, mais il institue un code éthique laïc pour fonder et accompagner l'art médical. Le serment dit *Serment d'Hippocrate* en est l'expression. Ce « *code éthique proclamé impose des restrictions sévères à l'acte médical… Il dresse un véritable interdit contre certains gestes* » (A. Courban, 2006 :137- 142). Dans ce Serment, l'on peut lire ceci : « Je dirigerai le régime des malades à leur avantage, suivant mes forces et mon jugement, et je m'abstiendrai de tout mal et de toute injustice » (R. Joly, 1964 :206). En effet, le médecin hippocratique choisit de faire le bien par bon sens. C'est la raison qui est au fondement de l'éthique qui le guide.

De ce fait, le médecin hippocratique n'attend rien des dieux. Il est vrai que le Serment d'Hippocrate commence par l'évocation de dieux grecs tels que Appolon, Asclépios, Hygie, Panacée, mais ils servent juste de témoins à l'engagement du médecin. Ils ne sont pas les garants moraux ou éthiques de la pratique médicale. Ce qui fonde l'engagement éthique du médecin hippocratique, c'est sa connaissance rationnelle de la nature et de l'homme qui lui donne de vouer un respect absolu à la vie humaine qu'il se doit de préserver et de protéger. La finalité de l'art médical hippocratique est « d'être utile ou du moins ne pas nuire » (Hippocrate, 1999 :53). Si le Serment hippocratique comporte dans sa « version originale… un important présupposé, lourd de conséquences ultérieures, à savoir le paternalisme, qu'implique la conception du secret professionnel » (A. Courban, 2006 : 137-142), Hippocrate a eu le mérite d'avoir le premier, codifier des principes éthiques sur lesquels devaient reposer

l'art médical. Il est donc l'initiateur d'un code d'éthique laïque dans l'histoire de la science médicale occidentale.

Ainsi, de la dédivinisation de la médecine à l'institution d'un code d'éthique laïque qui fonde la médecine, Hippocrate peut être considéré comme le fondateur de la médecine scientifique occidentale. Toutefois, certains continuateurs de la médecine scientifique dont Claude Bernard ne manqueront pas de relever des insuffisances.

2. Les arguments de Claude Bernard contre la médecine d'Hippocrate

Claude Bernard reconnaît le mérite d'Hippocrate d'avoir fondé la médecine scientifique. Toutefois, il remet en cause certains fondamentaux de cette médecine qui, pour lui, sont des obstacles à l'avènement d'une médecine active et efficace appelée à progresser. Ainsi, de l'externalisation étiologique à l'observation clinique, Claude Bernard dénonce ces fondamentaux de la médecine coaque qui la confine dans l'expectativité.

2.1. Le refus du milieu extérieur comme fondement de la médecine

Pour Hippocrate, c'est dans le milieu de vie de l'homme que se trouve la cause des pathologies. Autrement dit, l'homme est un être qui fait partie intégrante de l'environnement dans lequel il vit. Il est même déterminé par celui-ci. Dès lors que l'homme tombe malade ; c'est d'abord dans son milieu de vie qu'il faut rechercher les causes de sa maladie. Car l'environnement ou le milieu extérieur est le premier facteur étiologique. C'est d'ailleurs pour cette raison que le médecin hippocratique commence par scruter l'environnement du malade ; ensuite le malade lui-même avant de proposer la thérapeutique qui convient. En réalité, pour chaque environnement, il existe des maladies qui sont susceptibles de subvenir. Le milieu extérieur constitue le fondement de la médecine hippocratique. C'est le milieu qui détermine le diagnostic, le pronostic et la thérapeutique. C'est pourquoi, à propos de la médecine hippocratique, C. Bernard (1947 : 97) écrit qu'elle est « fondée sur le milieu extérieur ». Hippocrate fait des conditions hygiéniques extérieures la principale cause étiologique. Par conséquent, il s'ensuit du naturalisme thérapeutique qui cherche les remèdes des maladies dans la nature.

Or, Claude Bernard dénonce cette étiologie externaliste d'Hippocrate. Certes, Bernard reconnaît que l'hygiène est importante

mais son manque n'est pas la cause fondamentale des pathologies. C'est pourquoi, en lieu et place du milieu extérieur, il va proposer le milieu intérieur, c'est-à-dire ce milieu constitué de « tous les liquides circulant, la liqueur du sang et les fluides intra-organique » (C. Bernard, 2010 :91). Car, ce milieu intérieur « crée par l'organisme… spécial à chaque être vivant » (C. Bernard, 2010 :105) est celui « qui est toujours en rapport immédiat avec les manifestations vitales, normales ou pathologiques des éléments organiques » (C. Bernard, 2010 : 91). Les facteurs étiologiques des maladies sont à rechercher à l'intérieur de l'organisme et non à l'extérieur de celui-ci. C'est le milieu intérieur qui permet de mieux comprendre et expliquer les influences du milieu extérieur. Cette nouvelle approche s'explique par le fait que, pour le physiologiste français, « la maladie n'est qu'une exagération de la faculté physiologique ; d'autre fois la maladie est une diminution de la faculté physiologique » (C. Bernard, 1947 : 282). La maladie s'explique soit par un excès, soit par un déficit dans le fonctionnement des facultés physiologiques de l'organisme. D'ailleurs, Claude Bernard hérite d'Hippocrate cette conception qui fait de la physiologie la base de la médecine. Chez l'un comme chez l'autre, la maladie est un dérangement ou un déséquilibre fonctionnel. Mais à la différence d'Hippocrate, la conception de la pathologie comme dérangement physiologique chez Claude Bernard lui a été suggérée par sa découverte scientifique en 1843 de la fonction glycogénique du foie. Ainsi, c'est le milieu intérieur qui devient le lieu d'action du médecin. C'est pourquoi, la médecine hippocratique se condamnait à n'être qu'une médecine d'observation et par conséquent une médecine expectative lorsqu'elle ne considérait que le milieu intérieur comme la principale cause des maladies.

2.2. De l'expectativité du naturalisme médical hippocratique

La médecine hippocratique est une médecine d'observation. Pour pouvoir exercer l'art médical, les médecins hippocratiques devaient avoir plusieurs qualités notamment celle que l'historien des sciences médicales C.Lichtenthaeler (1978 : 111) appelle « le coup d'œil clinique ». Autrement dit, les hippocratistes avaient l'art de l'observation minutieuse et rigoureuse basée sur les sens et la raison.

Ainsi, au chevet d'un malade, le médecin hippocratique procède d'abord par une observation minutieuse de l'environnement dans lequel il trouve le malade ; ensuite, il arrive au malade lui-même pour

l'interroger si ce dernier est conscient, et avec des techniques de palpations, il recherche enfin les signes cliniques qui le guideront dans son diagnostic. C'est après toute une anamnèse que le médecin hippocratiste pose un diagnostic pour ensuite proposer la thérapeutique appropriée pour le malade. Comme on peut le constater, le médecin de Cos est avant tout un bon clinicien. Il connaît parfaitement le corps humain mais de l'extérieur tout en ignorant son fonctionnement interne. C'est pourquoi, si Claude Bernard reconnaît à Hippocrate le mérite d'avoir fondé la médecine d'observation, il lui reproche toutefois de ne s'être pas situer du point de vue de l'action médicale. En effet, les médecins hippocratistes se contentaient d'observer et de décrire les maladies, de prévoir leur marche afin d'aider la nature à avoir des pronostics positifs dans le processus de guérison.

D'ailleurs les maladies étaient considérées comme des entités naturelles qui avaient leur existence propre. Il fallait juste les accompagner dans leur marche heureuse ou funeste. Et c'était tout le sens de la thérapeutique hippocratique qui consistait à accompagner la nature dans sa capacité médicatrice. C'est pourquoi, au sujet de la thérapeutique du médecin de cos, Claude Bernard pouvait écrire qu'« elle est nulle chez Hippocrate, ou plutôt c'est une expectation qui laisse agir la nature, parce que l'observation avait montré que les maladies guérissaient par les seuls efforts de la nature » (C. Bernard, 1947 : 96).

Ce que reproche Claude Bernard essentiellement à cette médecine d'observation est que celle-ci « n'intervient pas dans les modifications ou les perturbations de la marche naturelle des maladies » (C. Bernard, 1947 : 100). Il refuse cette conception hippocratique qui fait de la nature le premier des médecins. Pour lui, c'est l'homme qui doit agir sur la maladie pour la juguler, la guérir et non la nature. Il faut plutôt faire confiance à la raison et à l'intelligence humaine pour trouver des remèdes fiables et non suivre la nature dans sa démarche hasardeuse. Pour ce faire, il propose en lieu et place de la médecine expectative d'Hippocrate, une médecine expérimentale. Celle-ci est une médecine active et qui se situe du point de vue de l'action et non de la contemplation comme celle d'Hippocrate. Elle se donne pour ambition de guérir les maladies et de conserver la santé. Pour atteindre cet objectif, elle va faire de la physiologie sa base. Claude Bernard pense que la véritable cause de la maladie se trouve dans un

dérangement physiologique. Autrement, la pathologie n'est pas un phénomène extérieur à l'organisme, bien au contraire, elle est l'expression de l'organisme dans d'autres conditions de son fonctionnement que celui qui est normal.

Suivant la logique bernardienne, la maladie est une création de l'organisme lui-même. Pour ce faire, il faut d'abord comprendre la cause du fonctionnement normal de l'organisme qui est synonyme de la santé ; ce qui va permettre ensuite de comprendre comment les altérations physiologiques surviennent ; et enfin le médecin pourra agir sur ces altérations pour un retour à l'état initial ou normal. On comprend donc que cette médecine active est indissociable du laboratoire. Claude Bernard n'était pas contre l'observation clinique sauf qu'elle n'est que le point de départ de la recherche de la cause de la maladie. Or, le médecin doit agir sur la maladie pour la guérir. Pour ce faire, le laboratoire devient indispensable en ce sens qu'il permet au médecin de confirmer ou d'infirmer ce qu'il aura intuitionné en observant le malade. L'expérimentation au laboratoire devient le symbole d'une médecine active, efficace appelée constamment à agir sur la maladie pour la guérir. Depuis donc l'époque de Claude Bernard c'est-à-dire le XIX^{e} siècle jusqu'à nos jours, cette médecine de laboratoire n'a cessé de se perfectionner et de faire des prouesses. Comme l'avait prédit Claude Bernard, la médecine expérimentale arrive à guérir de nombreuses maladies et continue avec acharnement à venir à bout de celles qui lui résistent encore. On pourrait être tenté de dire que la médecine de laboratoire a radicalement mis fin à la médecine d'observation d'origine hippocratique qui était contemplative dans sa pratique thérapeutique. Or, que nenni ! Il semble que la médecine du laboratoire affiche de plus en plus une certaine limite qui justifie le recours voire le secours de la médecine naturaliste hippocratique.

3. Limites de la médecine de laboratoire d'inspiration bernardienne et le retour du naturalisme hippocratique

Malgré ses prouesses indéniables, la médecine expérimentale ou médecine de laboratoire connaît des limites ou des échecs. En effet, le déterminisme pathologique sur lequel repose la pratique thérapeutique de la médecine expérimentale connaît des échecs. Toutes les pathologies n'ont pas de correspondants physiologiques qui permettent au médecin de les localiser et d'agir pour apporter la guérison. Ainsi, les maladies psychosomatiques échappent à ce

principe du déterminisme. Aussi, cette médecine de laboratoire, dans ses pratiques ne cesse d'instrumentaliser la nature humaine et de porter atteinte à sa dignité. D'où le retour et le recours de plus en plus à la médecine naturelle qui préserve la dignité humaine.

3.1. Limites de la médecine de laboratoire

La médecine de laboratoire telle que théorisée par Claude Bernard devait permettre à la médecine de vaincre toutes sortes de maladies. Claude Bernard disait que toute maladie avait une cause déterminante. En d'autres termes, il y avait un déterminisme absolu des phénomènes biologiques. Par conséquent, tout phénomène pathologique avait une cause c'est-à-dire une condition d'existence absolue. Il suffisait donc pour le médecin praticien de découvrir la cause déterministe pour agir et guérir la maladie. Le principe du déterminisme est le fondement de cette médecine positiviste bernardienne. L'application de ce principe a fait faire des prouesses extraordinaires à la médecine occidentale. Ainsi, de nombreuses maladies ont été guéries et continues de l'être grâce au principe du déterminisme. L'objectif de cette médecine qui privilégie les examens paracliniques est de rechercher les causes des maladies à partir d'instruments techniques sophistiqués pour comprendre la cause ou l'origine des altérations, des lésions physiologiques afin d'agir efficacement sur elle. Après tout, la maladie n'est qu'un dérangement du fonctionnement physiologique qui est soit en excès, soit en déficit. Ces examens paracliniques permettent d'observer, de mesurer, de quantifier ces faits pathologiques et de les traiter selon les données du fonctionnement normal de l'organisme. Le modèle de la découverte du diabète sucré inspire Claude Bernard à concevoir la maladie dans ce seul cadre du dérangement physiologique normal.

Or, il se trouve que ce modèle n'arrive pas à expliquer certaines maladies métaboliques psychosomatiques. Ces maladies ne correspondent à aucune déviation physiologique normale. Dans ces cas, le principe du déterminisme montre toutes ses limites. En outre, la découverte des maladies bactériennes et virales et les travaux de Louis Pasteur en France et ceux de Robert Koch en Allemagne ont suffi de convaincre que toutes les maladies ne sont pas l'expression d'un simple dérangement physiologique. Ces bactéries et virus qui sont des agents pathogènes d'origine externe à l'organisme montre que le milieu de vie du malade ou son environnement est aussi important. Hippocrate croyait que l'homme devait être en harmonie avec son

environnement pour être en bonne santé. Lorsque l'environnement est déséquilibré, il s'ensuit un dérèglement humoral qui est synonyme de maladie. Conception que Claude Bernard avait d'ailleurs remise en cause pour faire du milieu intérieur organique le lieu privilégié des mécanismes pathologiques et physiologiques.

Par ailleurs, la médecine expérimentale de Claude Bernard qui considère la pathologie ou la maladie comme un fait exclusivement quantitatif lui a fait perdre la dimension subjective de celle-ci que Georges Canguilhem met en avant en justifiant que la maladie est d'abord une expérience personnelle et donc subjective. En réalité, l'homme se sent malade avant de chercher à savoir ce dont il souffre. Par conséquent, la maladie est une expérience qualitative et donc une valeur et non un fait. Dans cette perspective, c'est le malade ou le patient qui doit être le centre de l'art médical et non les données quantitatives de laboratoire. L'observation clinique doit primer sur les expériences de laboratoire. Chez Canguilhem, ce point de vue se justifie par le fait que « le pathologique n'est pas un phénomène du monde extérieur ; mais touchant à la totalité du vivant, il s'apprécie comme une expérience intérieure à l'aune de valeurs individuelles, psychologiques, culturelles, sociales, etc. Il faut alors à la médecine une approche différente de celle de la nature » (A. I. Yapi, 2015 : 162).

Or, la médecine de Claude Bernard n'a pas considéré la maladie comme étant une valeur. Pour elle, la maladie est un fait qui peut être appréhendée objectivement comme les faits bruts et surtout avec la même méthodologie expérimentale appliquée à ceux-ci. C'est à ce prix que la médecine deviendra une science active et conquérante. Pour ce faire, elle ne doit pas hésiter à sacrifier des vies humaines, surtout celles des prisonniers et des malades mourants, pour comprendre les phénomènes physiologiques, pathologiques et thérapeutiques. Claude Bernard n'avait pas hésité à écrire que « pour apprendre comment l'homme et les animaux vivent, il est indispensable d'en voir mourir un grand nombre, parce que les mécanismes de la vie ne peuvent se dévoiler et se prouver que par la connaissance des mécanismes de la mort » (C. Bernard, 2010 :134). Par conséquent, c'est le laboratoire qui doit être le lieu de prédilection du médecin praticien au détriment de considérations normatives. Or, dans le même temps, Bernard pense que c'est dans l'intérêt de l'homme que se développe cette médecine. Mais comment comprendre et faire cohabiter le but de la médecine qui est de

conserver la santé et guérir la maladie et dans ce même temps l'exigence de cette même médecine qui consiste à tuer, à détruire la vie humaine ? Ce paradoxe est celui qui est à l'œuvre dans la médecine contemporaine, héritière de la médecine expérimentale de Claude Bernard. C'est cette médecine qui n'hésite pas à instrumentaliser de plus en plus la nature humaine dans un but purement heuristique et cognitif plutôt que de préserver et de guérir l'homme selon sa vocation originelle. Son pouvoir de plus en plus démesuré sur la nature humaine interpelle l'humanité et à justifier la naissance de la bioéthique. Celle-ci est « l'expression d'une réflexion plus ouverte sur les technosciences (biomédicales) devenues par la complexité de leurs effets un véritable problème pour les citoyens de tous les pays du globe » (L. M. Poamé, 2008 :33-35).

Pour pallier les dérives éthiques de cette médecine de laboratoire de plus en plus de voix s'élèvent pour militer en faveur d'un retour aux thérapies naturalistes qui accordent une place privilégiée au malade et à son être entier.

3.2. De l'actualité de l'hippocratisme dans la médecine contemporaine

Claude Bernard avait appelé de tous ses vœux le dépassement de la médecine hippocratique pour la médecine expérimentale, plus active qui viendrait à bout de tous les maux dont souffrent l'humanité. La médecine d'observation d'origine hippocratique ; parce que contemplative ne pouvait agir efficacement sur la maladie pour la guérir. Or, c'est dans celle-ci que se révèle la dimension éthique de l'art médical. En d'autres termes, c'est dans l'observation clinique qui consiste à s'intéresser au malade, à l'interroger, à le toucher que la médecine prend tout son sens à savoir : soigner et guérir l'homme tout en préservant son humanité et sa dignité. C'est d'ailleurs ce que les médecins hippocratiques avaient compris. Ils savaient que l'homme était un sujet, une valeur avec une histoire, des croyances, des sentiments et non un objet. Ce qui manque à notre médecine actuelle qui est une médecine de laboratoire est cet humanisme qui caractérisait tout l'art médical hippocratique basé sur le respect du malade, du respect de la vie en général. D'ailleurs, ce principe éthique qui structure tout l'art médical hippocratique est le suivant : *Primun non nocere*. Ce qui pourrait se traduire par « avant tout, ne pas nuire ».

Aussi, le retour à l'hippocratisme se justifie par son approche holistique qui manque à la médecine actuelle. En effet, l'on se souvient que les médecins hippocratiques procédaient d'abord par l'observation de l'environnement du malade avant de venir au malade lui-même pour l'interroger, l'examiné avec soin afin de diagnostiquer la maladie et finalement prescrire les soins appropriés. Cette démarche visait à prendre en compte la totalité de l'homme en situation de soins. Or, ce n'est pas le cas dans la médecine contemporaine de laboratoire dans laquelle le médecin fait recours systématiquement aux examens paracliniques oubliant la dimension anthropologique de l'homme.

En outre, le retour aux thérapies naturelles telle que pratiqué par Hippocrate et ses disciples est de plus en plus souhaité et recommandé dans les pratiques médicales occidentales actuelles. La médecine contemporaine s'est rendue finalement compte qu'elle avait été trop prétentieuse de penser qu'elle pouvait guérir toutes les maladies en découvrant juste le « comment » de leur apparition et manifestation physiologiques. Elle avait par conséquent vilipendé et dévaloriser toutes les pratiques médicales des autres peuples (africains, chinois) les taxant d'incompétentes et parfois d'irrationnelles.

Mais, ces nombreux échecs en matière de guérison l'emmènent à reconsidérer d'autres pratiques médicales fondées sur d'autres rationalités que celle occidentale qui instrumentalise de plus en plus le corps humain. Les pratiques comme l'euthanasie médicale qui est « un ensemble de procédures qui provoquent intentionnellement et volontairement la mort d'un patient, à cause d'une maladie incurable et de souffrances insupportables (J.P. Beca et C. Astete, 2019 : 35) atteste de l'impuissance de cette médecine face à certains maux. D'où la résurgence des antiques formes de thérapies naturelles notamment chinoises à laquelle l'on assiste dans la médecine occidentale de l'aveu même des médecins occidentaux : « Longtemps décriée en Occident, la médecine chinoise est aujourd'hui reconnue par la science. De nombreux médecins et services hospitaliers français l'utilisent désormais au quotidien pour traiter un grand nombre de maux » (L. Bodin, 2022 : 60).

Ainsi, le Docteur Luc Bodin pense que les thérapies naturelles surtout celles chinoises non conventionnelles telles que l'acupuncture, la sophrologie, l'homéopathie etc… aident à soigner et même parfois à guérir là où la médecine conventionnelle, celle de laboratoire n'a

plus rien à proposer. Ces médecines naturelles ont compris qu'il faut commencer par « soigner l'âme pour guérir le corps » (L. Bodin, 2022 : page de couverture). En effet, toutes nos souffrances physiques n'ont pas toujours leur origine dans un dérangement physiologique tel que le pensait Claude Bernard dans sa conception mécaniste et positiviste de la pathologie. Bien de nos souffrances physiques sont la conséquence de celle de l'âme. Pour guérir de telles maladies, il faut donc commencer par soigner l'âme. Celle-ci étant une entité immatérielle, elle se soigne non pas, en se basant sur des données biologiques, mais en utilisant des pratiques qui font appel à son besoin d'irrationalité, sa psychologie, voire sa dimension anthropologique. Nous pensons donc que la crise de la rationalité médicale occidentale est aussi une opportunité pour toutes les autres thérapies naturelles de s'affirmer et de faire leur preuve. La médecine naturelle africaine ne doit pas rester en marge de cette passe qui lui est faite de pouvoir faire connaître et partager ses savoirs ancestraux en matière de thérapie. D'ailleurs cette approche holistique en matière de soins qui est de plus en plus souhaitée existait déjà dans nos pratiques ancestrales. Nos ancêtres commençaient le plus souvent leurs traitements par une consultation des dieux ou des ancêtres. Ils étaient conscients de l'effet psychologique que celle-ci pouvait avoir sur le malade. Ainsi un malade qui est convaincu que son dieu ou son ancêtre lui a pardonné ses manquements se trouve à moitié guérit par tout traitement physique qui lui sera administré par la suite. Nous ne disons pas qu'il faille retourner à ces pratiques magico-mystiques de nos ancêtres. Ce que nous voulons signifier est que la médecine africaine avait compris avant celle occidentale qu'« une personne malade devrait bénéficier de soins pour son corps (…), mais aussi d'un soutien psychologique, émotionnel, énergétique afin de traiter toutes les parties de son être. Car toutes sont atteintes lors d'une maladie » (Bodin, 2022 : 28).

Ainsi, maintenant que la médecine occidentale sollicite d'autres formes de thérapies, il revient à la médecine africaine longtemps complexée dans ses pratiques de se faire valoir, de se rendre intelligible pour faire bénéficier aussi de son savoir-faire à l'humanité. Nous recommandons qu'il y ait une sorte de complémentarité et non une opposition entre médecine conventionnelle, de laboratoire et médecine naturelle pour une prise en charge totale du patient. Car de part et d'autre chaque pratique médicale a fait ses preuves mais aussi

montré ses limites. Désormais, souhaitons leur collaboration pour le bonheur de l'humanité.

Conclusion

La critique de Claude Bernard à l'endroit de la médecine hippocratique avait pour but de permettre à la médecine d'être une science active, opératoire et conquérante. Pour Bernard, tant que la médecine restait une médecine d'observation et naturaliste, elle se condamnait à l'inaction et à l'expectation. Dès lors, la médecine expérimentale, qu'il fonde, est celle qui se situe au point de vue de l'action et permet au médecin d'agir et de guérir la maladie, en agissant sur ses conditions déterminantes. Les exploits de cette médecine de laboratoire, à la fois épistémologique et sociaux, ont permis de désacraliser certaines maladies et guérir d'autres avec une facilité enviable. Toutefois, son incapacité à guérir certaines maladies métaboliques et psychosomatiques a ruiné son acharnement à une réification outrancière de l'homme en situation de soins. C'est pour épargner le vivant de certaines agressions dégradantes de l'expérimentation médicale que le retour aux valeurs thérapeutiques naturelles d'inspiration hippocratique est nécessaire. Ce sont des valeurs dans lesquelles le malade bénéficie d'une place privilégiée et d'une approche holistique et humaniste de sa maladie. Nous pensons que les thérapies naturalistes africaines, longtemps marginalisées, doivent profiter de la crise du rationalisme médical occidentale pour se faire valoir et contribuer à la prise en charge de l'homme en situation de soins dans le monde.

Références bibliographiques

BECA Juan Pablo et ASTETE Carmen (2019), « La prise de décision relative au traitement de fin de vie », RUDNICK Abraham (dir.), in *La bioéthique au XXIe siècle*, Traduction de Kouider Nizar, Paris, L'Harmattan. BERNARD Claude (1947), *Principes de médecine expérimentale*, Paris, PUF.

BERNARD Claude (2010), *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*, Paris, Flammarion.

BODIN Luc (2022), *La médecine spirituelle*, Paris, Guy Trédaniel éditeur.

COURBAN Antoine (2006), « Bioéthique » in LECOURT Dominique (dir.), *Dictionnaire d'histoire et philosophie des sciences*, Paris, PUF.

HIPPOCRATE (1999), *L'art de la médecine*, Traduction et présentation de JOUANNA Jacques et MAGDELAINE Caroline, Paris, Garnier-Flammarion.
JOLY Robert (1964), *Hippocrate*, Médecine grecque, Paris, Gallimard.
JOUANNA Jacques (1992), *Hippocrate*, Paris, Fayard.
LICHTENTAELER Charles (1978), *Histoire de la médecine*, Paris, Fayard.
POAME Lazare Marcellin (dir.) (2008), « Éthique de la recherche en sciences de la santé. Introduction à la Bioéthique », in *Promotion de la Bioéthique en Afrique*, Abidjan, PUCI.
YAPI Ayénon Ignace (2015), *Approches du vivant*, Paris, L'Harmattan.